

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 31

Artikel: Nos ennemis
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188318>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
 MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
 s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
 La ligne ou son espace, 15 c.
 —
 Pour l'étranger, 20 cent.

Nos ennemis.

Il n'y a que peu d'années encore que les recherches de la science ont découvert une myriade d'ennemis qui exercent des ravages constants, soit dans l'espèce humaine, soit parmi les animaux. Ces infirmes petits, de nature animale ou végétale, dont le microscope nous a révélé l'existence dans l'air, dans l'eau, dans une foule de fermentations et de maladies, sont désignés, suivant leurs formes, sous les noms de *microbes*, *bactéries*, *bacilles* ou *vibrions*. Nous connaissons aujourd'hui le microbe du charbon, le microbe du typhus, celui du choléra, de la rage, etc., etc. Nos grand-pères, qui n'en entendent jamais parler, eurent au moins le bonheur de ne pas savoir de quoi ils mouraient ; car il faut avouer qu'il est désagréable de penser que notre vie dépend de tant de petites bêtes, et que nous ne pouvons boire ou manger, pas même respirer, sans courir la chance de les introduire par milliers dans notre organisme.

Les bactéries, heureusement pour nous, ne peuvent vivre que dans des conditions déterminées, et l'organisme en bonne santé leur est réfractaire et les rejette violemment quand elles essaient de l'envahir. Mais, si par une cause quelconque, l'organisme s'affaiblit, les bactéries envahissent la place, pullulent avec une rapidité prodigieuse, modifient les conditions de vitalité des organes et engendrent la maladie.

A ce propos, il est bon de relever une erreur assez répandue. On entend très souvent dire que de mauvais fruits, des fruits mal mûrs, ainsi que certaines boissons, ont occasionné le choléra. Le fait n'est pas rigoureusement exact ; ces aliments n'ont fait que déranger les fonctions de l'estomac et l'action de ses sucs digestifs. Mais, si dans ces circonstances, quelque germe fatal vient à s'y introduire, il y trouve son milieu et se développe ; il périt au contraire si l'estomac se trouve dans des conditions normales.

Les bactéries se reproduisent de deux manières : la première est la scissiparité ; le corps s'étrangle, puis se divise en deux bactéries qui se séparent ensuite pour se rediviser plus loin ; ce phénomène s'accomplit en quelques heures. Un autre mode est la reproduction par germes : à l'une des extrémités de la bactérie, souvent même aux deux, il se développe un point très brillant, qui survit à la destruction de l'être et peut se conserver séché, un temps

assez long. Placé dans des conditions favorables, ce corpuscule se développe et donne naissance à une bactérie, souche de nombreuses générations par la scissiparité.

Le grand bassin de Gryon.

En ce moment où nos montagnes attirent de nombreux touristes, le récit qu'on va lire, emprunté aux écrits de M. le professeur Rambert, sera lu avec d'autant plus d'intérêt qu'il se rattache à une des stations les plus riantes et les plus fréquentées des Alpes vaudoises :

« Au dire de toutes les ménagères, la merveille de Gryon est le grand bassin de la grande fontaine. Et, en effet, si l'on prend la peine d'y réfléchir, on trouvera que ce n'est pas chose si simple qu'un bassin pareil à cette hauteur. Il est d'un seul bloc, en marbre, et ne mesure pas moins de vingt et quelques pieds de longueur, la largeur en proportion. Les connaisseurs devineront tout de suite d'où il vient. C'est du marbre de Saint-Triphon. Mais ce qui est moins facile à comprendre, c'est la manière dont il a pu faire le voyage de Saint-Triphon à Gryon. Par la nouvelle route, ce serait chose aisée. Une dizaine de bons chevaux en feraient l'affaire. Mais le bassin est plus vieux que la route, et dans le temps où il a été hissé à Gryon, il n'existait que l'ancien chemin, pierreux, raboteux, aux contours subits, moins un chemin qu'un couloir, et dont les piétons se servent encore aujourd'hui pour abréger. De robustes chevaux montagnards pourraient à la rigueur tirer par ce casse-cou un chariot à deux roues ; mais comment y faire manœuvrer un attelage de plusieurs chevaux ? On s'y prit différemment. Toute la population mâle de Gryon descendit à la rencontre du bassin communal, et vint s'y atteler au bas de la pente. C'était en hiver, la neige était dure, et dans les endroits les plus favorables on pouvait le faire glisser ; ailleurs, on le faisait cheminer sur des rouleaux. En les voyant passer, le directeur des Salines, qui était alors M. de Charpentier, paria sa tête qu'ils n'arriveraient jamais ; mais l'honneur était engagé et les gens de Gryon ont forte poigne. Le soir du premier jour, ils avaient fait à peu près le tiers du chemin ; ils continuèrent à travailler toute la nuit, au clair de lune, puis tout le lendemain. Le soir du second jour, ils avaient dépassé le village des Posses, et il ne restait guère qu'une dernière rampe ; mais tout le